

JAVIER CERCAS

L'imposteur

roman traduit de l'espagnol
par Élisabeth Beyer
et Aleksandar Grujić

ACTES SUD

Pour Raül Cercas et Mercè Mas.

Si se non nouerit.

OVIDE,
Les Métamorphoses, livre III, 348.

I

LA PEAU DE L'OIGNON

Je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne savais pas exactement pourquoi je ne voulais pas l'écrire ou bien si, je le savais, mais je ne voulais pas le reconnaître ou je ne l'osais pas ; ou pas complètement. Le fait est que, pendant plus de sept ans, je me suis refusé à écrire ce livre. Entre-temps, j'en ai écrit deux autres, sans cesser de penser à celui-ci ; loin de là : à ma manière, tandis que j'écrivais ces deux livres, j'écrivais aussi celui-ci. Ou peut-être était-ce ce livre-ci qui, à sa manière, m'écrivait moi.

Les premiers paragraphes d'un livre sont toujours les derniers que j'écris. Ce livre est terminé. Ce paragraphe est le dernier que j'écris. Et, comme c'est le dernier, je sais à présent pourquoi je ne voulais pas écrire ce livre. Je ne voulais pas l'écrire parce que j'avais peur. Je le savais depuis le début mais je ne voulais pas le reconnaître ou je ne l'osais pas ; ou pas complètement. Ce n'est que maintenant que je sais que ma peur était justifiée.

J'ai fait la connaissance d'Enric Marco en juin 2009, quatre ans après qu'il est devenu le grand imposteur et le grand maudit. Nombreux seront ceux qui se souviendront encore de son histoire. Marco était un octogénaire de Barcelone qui s'était, pendant presque trois décennies, fait passer pour un ancien déporté dans l'Allemagne d'Hitler et un survivant des camps nazis, qui avait pendant trois ans présidé la grande association espagnole des anciens déportés, l'Amicale de Mauthausen, qui avait tenu des centaines de conférences et accordé des dizaines d'entretiens, qui avait reçu d'importantes distinctions officielles et avait parlé au

Parlement espagnol au nom de tous ses prétendus compagnons de malheur, jusqu'à ce que, début mai 2005, on découvre qu'il n'était pas un ancien déporté et qu'il n'avait jamais été prisonnier dans un camp nazi. La découverte a été faite par un obscur historien du nom de Benito Bermejo, juste avant la célébration à Mauthausen du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis, une cérémonie à laquelle assistait pour la première fois un président de gouvernement espagnol et où Marco allait jouer un rôle important, auquel il a cependant dû renoncer au dernier moment à la suite de la révélation de son imposture.

J'ai fait la connaissance de Marco au moment où je venais de publier mon dixième livre, *Anatomie d'un instant*, mais je ne traversais pas une bonne période. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi. Ma famille semblait heureuse, mon livre était un succès ; il est vrai que mon père était décédé, mais depuis presque un an, un délai qui aurait dû être suffisant pour me laisser digérer sa mort. Je ne sais pas comment, mais j'en suis arrivé un jour à la conclusion que la cause de ma tristesse résidait dans mon livre récemment publié ; non seulement parce qu'il m'avait physiquement et mentalement épuisé, mais aussi (ou surtout) parce que c'était un livre bizarre, un étrange roman sans fiction, un récit rigoureusement réel, dépourvu du moindre recours à l'invention ou à la fantaisie. Je croyais que c'était ça qui m'avait tué. Je me répétais à toute heure, comme s'il s'agissait d'une consigne : "La réalité tue, la fiction sauve." Je luttais tant bien que mal contre l'inquiétude et les crises de panique, je me couchais en pleurant, je me réveillais en pleurant et je passais mes journées à me cacher des gens afin de pouvoir pleurer.

Pour m'en sortir, j'ai décidé d'écrire un autre livre. Les idées ne me manquaient pas, mais le problème était qu'elles concernaient dans leur majorité des récits sans fiction. J'avais aussi des idées de fiction ; surtout trois : la première était un roman sur un professeur de métaphysique de l'université pontificale de Comillas qui s'entichait éperdument d'une comédienne porno et finissait par se rendre à Budapest pour faire sa connaissance, lui déclarer son amour et la demander en mariage ; la deuxième s'appelait *String* et était le premier volet d'une série policière dans laquelle le protagoniste était un détective du nom de Juan Luis Manguerazo ;

la troisième parlait de mon père et commençait avec une scène où je le ressuscitais et dans laquelle on s'enfilait une omelette au chorizo et des cuisses de grenouilles au Figón, un restaurant du Cáceres de sa jeunesse où on avait déjà déjeuné ensemble en tête à tête.

J'ai essayé d'écrire ces trois fictions ; cela s'est soldé par trois échecs. Un jour, ma femme m'a lancé un ultimatum : soit je prenais un rendez-vous chez un psychanalyste, soit elle demandait le divorce. Je me suis sans tarder rendu chez le psychanalyste qu'elle-même m'avait recommandé. C'était un homme chauve, distant et tortueux, avec un accent impossible à identifier (tantôt il semblait chilien ou mexicain, tantôt catalan, ou peut-être russe) qui les premiers jours n'a pas arrêté de me tancer pour m'être présenté dans son cabinet à l'article de la mort. J'ai passé ma vie à me moquer des psychanalystes et de leurs fantasmagories pseudo-scientifiques mais je mentirais en disant que ces séances-là n'ont servi à rien : elles m'ont au moins fourni un endroit où pleurer toutes les larmes de mon corps ; je mentirais aussi si je n'avouais pas que, plus d'une fois, j'ai failli m'extraire du divan pour en venir aux mains avec le psychanalyste. Cela dit, il a immédiatement tenté de m'orienter vers deux conclusions. La première, qu'il ne fallait pas attribuer la responsabilité de tous mes malheurs à mon roman sans fiction ou récit réel, mais à ma mère, ce qui explique que je sortais souvent de son cabinet avec l'envie d'étrangler cette dernière dès que je la reverrais ; la seconde conclusion était que ma vie était une bouffonnerie et moi un bouffon, que j'avais choisi la littérature pour mener une existence libre, heureuse et authentique, mais que je menais une existence fausse, aliénée et malheureuse, que j'étais un type qui jouait au romancier, trichait et trompait son monde mais qu'en réalité, je n'étais qu'un imposteur.

Cette dernière conclusion a fini par me paraître plus probable (et moins banale) que la première. C'est elle qui m'a fait me rappeler Marco ; Marco et une lointaine conversation sur Marco lors de laquelle on m'avait traité d'imposteur.

Il faut revenir ici quelques années plus tôt, juste au moment où l'affaire Marco a éclaté. Elle a provoqué un scandale dont les échos sont parvenus jusqu'au dernier recoin de la planète, mais en

Catalogne, où Marco était né et où il avait vécu depuis presque toujours, où il avait été une personne très populaire, la découverte de son imposture a provoqué plus d'émotion que nulle part ailleurs. Ne serait-ce que pour cela, il était donc logique que je m'intéresse à l'affaire. Mais ce n'était pas tout. Par ailleurs, le verbe *intéresser* est trop faible : plus que de m'intéresser à l'affaire Marco à proprement parler, j'ai tout de suite conçu l'idée d'écrire sur le sujet, comme si je sentais qu'il y avait chez Marco quelque chose qui me concernait profondément. Cela m'inquiétait ; cela produisait chez moi également une espèce de vertige, une vague appréhension. Toujours est-il que, aussi longtemps que le scandale a duré dans les médias, j'ai dévoré tout ce que je trouvais sur Marco ; quand j'ai appris que quelques personnes de mon entourage connaissaient ou avaient connu Marco ou qu'elles lui avaient simplement prêté une certaine attention, je les ai invitées à déjeuner chez moi pour parler de lui.

Le déjeuner a eu lieu à la mi-mai 2005, peu après que l'affaire a éclaté. À cette époque-là, je donnais des cours à l'université de Gérone et j'habitais dans un quartier aux abords de la ville, dans une petite maison avec jardin. D'après mes souvenirs, étaient présents à cette réunion, outre mon fils, ma femme et ma sœur Blanca, deux de mes collègues de la faculté de lettres, Anna Maria Garcia et Xavier Pla. Ma sœur Blanca était la seule parmi nous à bien connaître Marco parce que, quelques années plus tôt, elle avait siégé en même temps que lui au comité de direction de la FAPAC, une association de parents d'élèves dont ils avaient été tous les deux vice-présidents pendant longtemps ; elle, de la circonscription de Gérone ; Marco, de celle de Barcelone. À la surprise générale, pendant le repas, Blanca a décrit un petit vieux charmant, hyperactif, coquet et jovial, prêt à tout pour faire la une, sans essayer de cacher la sympathie que lui avait inspirée à l'époque le grand imposteur et le grand maudit, elle nous a parlé des projets, des réunions, des anecdotes et des voyages qu'elle avait partagés avec lui. Anna Maria et Xavier ne connaissaient pas Marco personnellement (ou alors tout à fait superficiellement), mais ils avaient tous les deux étudié l'Holocauste et la déportation et semblaient aussi passionnés par l'affaire que moi : Xavier, un jeune professeur de littérature catalane, m'a prêté plusieurs textes

concernant Marco, notamment les deux récits biographiques les plus complets sur lui ; de son côté, Anna Maria, une historienne chevronnée qui n'avait pas perdu cette haute idée de la responsabilité civique inculquée aux intellectuels de sa génération, avait des amis et des connaissances dans l'Amicale de Mauthausen, l'association des anciens déportés que Marco avait présidée, et venait d'assister à Mauthausen, quelques jours seulement avant l'éclatement de l'affaire Marco, aux célébrations du soixantième anniversaire de la libération des camps nazis, où elle avait reçu la primeur de l'imposture de Marco et où, de plus, elle avait dîné avec Benito Bermejo, l'historien qui venait de la révéler. Dans mon souvenir, cet après-midi-là, pendant qu'on parlait de Marco dans le jardin de ma maison, Xavier et moi étions surtout perplexes ; Blanca, aussi perplexe qu'amusée (même si, par moments, elle essayait de dissimuler son amusement, peut-être pour ne pas nous scandaliser) ; Anna Maria, indignée : elle répétait sans cesse que Marco était une crapule, un menteur compulsif et sans scrupules qui s'était moqué du monde, mais surtout des victimes du crime le plus hideux de l'Histoire. À un moment donné, comme si elle se rendait soudain compte d'une évidence dramatique, Anna Maria m'a dit, en me perçant du regard :

— Tiens, dis-moi : pourquoi as-tu organisé ce repas ? Pourquoi t'intéresses-tu à Marco ? Tu ne penses quand même pas écrire un livre sur lui ?

Ces trois questions à brûle-pourpoint m'ont pris au dépourvu et je n'ai su que répondre ; c'est Anna Maria elle-même qui m'a tiré d'affaire.

— Écoute, Javier, m'a-t-elle averti, très sérieuse. Ce qu'il faut faire avec Marco, c'est l'oublier. C'est la pire punition pour ce monstre de vanité. Puis elle a ajouté en souriant : Alors, ne parlons plus de lui ; changeons de sujet.

Je ne me souviens pas si on a changé de sujet (je crois que oui, mais seulement pour un moment : très vite Marco s'est de nouveau imposé), ce dont je me souviens, c'est que je n'ai pas osé reconnaître ouvertement que l'intuition d'Anna Maria était exacte et que je ressassais l'idée d'écrire un livre sur Marco ; je n'ai même pas osé expliquer à l'historienne que, si je me décidais à l'écrire, je ne le ferais pas pour parler de lui mais pour tenter

de le comprendre, pour tenter de comprendre pourquoi il a fait ce qu'il a fait. Quelques jours plus tard (ou peut-être était-ce le même jour), j'ai lu dans le journal *El País* quelque chose qui m'a rappelé le conseil ou l'avertissement d'Anna Maria. C'était une lettre au directeur signée par une certaine Teresa Sala, fille d'un déporté à Mauthausen et membre elle-même de l'Amicale de Mauthausen. Ce n'était pas la lettre d'une femme indignée mais plutôt accablée et gênée ; elle disait : "Je ne crois pas que nous devons chercher à comprendre les raisons de l'imposture de M. Marco" ; elle disait aussi : "S'arrêter à chercher des justifications à son comportement revient à ne pas comprendre et à mépriser l'héritage des déportés" ; et aussi : "À partir de maintenant, M. Marco sera obligé de vivre avec son déshonneur."

Voilà ce que disait Teresa Sala dans sa lettre. C'était exactement le contraire de ce que je pensais. Je pensais que notre première obligation était de comprendre. Comprendre, bien sûr, ne veut pas dire pardonner ou, comme disait Teresa Sala, justifier ; plus précisément : cela veut dire le contraire. La pensée et l'art, me disais-je, essaient d'explorer ce que nous sommes, ils révèlent notre infinie variété, ambiguë et contradictoire, ils cartographient ainsi notre nature : Shakespeare et Dostoïevski, me disais-je, éclairent les labyrinthes de la morale jusque dans leurs derniers recoins, ils démontrent que l'amour est capable de conduire à l'assassinat ou au suicide et ils réussissent à nous faire ressentir de la compassion pour les psychopathes et les scélérats ; c'est leur devoir, me disais-je, parce que le devoir de l'art (ou de la pensée) consiste à nous montrer la complexité de l'existence, afin de nous rendre plus complexes, à analyser les ressorts du mal pour pouvoir s'en éloigner, et même du bien, pour pouvoir peut-être l'apprendre. C'est ce que je me disais, mais la lettre de Teresa Sala traduisait un chagrin qui m'a ému ; elle m'a aussi rappelé ce que, dans *Si c'est un homme*, Primo Levi avait écrit à propos d'Auschwitz et de son expérience d'Auschwitz : "Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier." Comprendre, c'est justifier ? m'étais-je demandé des années plus tôt, quand j'ai lu la phrase de Levi, et je me suis reposé la même question après avoir lu la lettre de Teresa Sala. Cela ne relève-t-il pas plutôt de

notre devoir? N'est-il pas indispensable d'essayer de comprendre toute la confuse diversité du réel, depuis ce qu'il y a de plus noble jusqu'au plus abject? À moins que cet impératif générique ne soit pas valable pour l'Holocauste? Était-ce moi qui avais tort, fallait-il ne pas essayer de comprendre le mal extrême et encore moins quelqu'un qui, comme Marco, trompe le monde avec le mal extrême?

Ces questions me taraudaient encore une semaine plus tard, pendant un dîner entre amis lors duquel – selon le souvenir que j'en aurais des années plus tard, quand mon psychanalyste m'amena à la conclusion que j'étais un imposteur – on m'a traité d'imposteur. Le dîner avait lieu chez Mario Vargas Llosa, à Madrid. Contrairement au déjeuner chez moi, cette réunion n'avait pas été organisée pour parler de Marco, mais nous avons inévitablement fini par parler de lui. Je dis *inévitablement* non seulement parce que toutes les personnes présentes – à peine quatre, en plus de Vargas Llosa et de sa femme, Patricia – avaient suivi l'affaire avec plus ou moins d'attention, mais aussi parce que notre hôte venait de publier un article où il saluait avec ironie le génial talent d'imposteur de Marco et lui souhaitait la bienvenue dans le club des fabulateurs. Comme l'ironie n'est pas le fort des hypocrites (ou comme l'hypocrite profite de chaque occasion pour se scandaliser en exhibant sa fausse vertu et en attribuant des péchés imaginaires aux autres), certains hypocrites avaient répondu avec irritation à l'article de Vargas Llosa, comme si dans son texte il avait loué les mensonges du grand imposteur, et il est probable que la conversation que nous avons eue après le dîner ait débouché sur Marco par le biais de cette polémique artificielle. Quoi qu'il en soit, nous avons pendant un bon moment parlé de Marco, des mensonges de Marco, de son incroyable talent pour la tromperie et la représentation, de Benito Bermejo et de l'Amicale de Mauthausen ; je me souviens aussi que nous avons parlé d'un article de Claudio Magris, publié dans le *Corriere della Sera* intitulé "Le menteur qui dit la vérité" où il citait et débattait certaines observations de Vargas Llosa sur Marco. Naturellement, j'en ai profité pour raconter ce que j'avais découvert sur le sujet grâce à Xavier, Anna Maria et ma sœur Blanca, et à un moment donné, Vargas Llosa a interrompu mon compte rendu.

— Mais Javier! s'est-il écrié, brusquement très agité, soudain décoiffé, me désignant de ses deux bras en un geste péremptoire. Tu ne te rends pas compte? Marco est un personnage pour toi? Il faut que tu écrives sur lui!

Le commentaire fougueux de Vargas Llosa m'a flatté mais, pour une raison que je n'ai pas alors comprise, il m'a aussi gêné ; pour cacher ma satisfaction embarrassée, j'ai continué en disant que Marco n'était pas seulement fascinant en tant que tel, mais aussi par ce qu'il révélait des autres.

— C'est comme si nous avions tous quelque chose de Marco, me suis-je entendu dire, emballé. Comme si nous étions tous un peu des imposteurs.

Je me suis tu et, peut-être parce que personne n'a su comment interpréter mon propos, un silence étrange s'est fait, trop long. C'est alors que cela s'est produit. Parmi les convives au dîner se trouvait Ignacio Martínez de Pisón, un ami et écrivain, connu parmi ses proches pour sa redoutable franchise tout aragonaise. C'est lui qui a rompu le charme avec un commentaire dévastateur :

— Oui. Surtout toi.

Tout le monde s'est mis à rire. Moi aussi, mais moins : c'était la première fois de ma vie qu'on me traitait d'imposteur ; même si ce n'était pas la première fois qu'on m'associait à Marco. Quelques jours seulement après l'éclatement de l'affaire, j'avais lu dans le journal *El Punt* (ou sur un site d'information créé par le journal *El Punt*) un article où on l'avait fait également. Il s'intitulait "Mensonges" et était signé par Sílvia Barroso qui disait que l'affaire Marco l'avait surprise au moment où elle lisait la fin d'un de mes romans où le narrateur annonce sa décision de "mentir sur tout, dans le seul but de mieux raconter la vérité". Elle ajoutait que j'avais l'habitude d'explorer dans mes livres la frontière entre vérité et mensonge et qu'elle m'avait entendu dire un jour que parfois, "pour arriver à la vérité, il faut mentir". Sílvia Barroso m'identifiait-elle avec Marco? Insinuaient-elle que j'étais moi aussi un menteur, un imposteur? Non, heureusement, parce qu'elle disait plus loin : "La différence entre Cercas et Marco, c'est que le romancier a la permission de mentir." Pourtant, me suis-je demandé en silence ce soir-là, chez Vargas Llosa : Et Pisón? A-t-il

dit cela pour rigoler, son propos était-il seulement de nous faire rire et de sortir la conversation d'une impasse ou bien sa blague trahissait-elle son incapacité à cacher la vérité derrière cet écran qu'on appelle les bonnes manières ? Et Vargas Llosa ? Que voulait-il dire lorsqu'il avait dit que Marco était un personnage pour moi ? Vargas Llosa pensait-il lui aussi que j'étais un imposteur ? Pourquoi a-t-il dit que je devais écrire sur Marco ? Parce qu'il pensait que personne ne pouvait mieux écrire sur un imposteur qu'un autre imposteur ?

Au terme de ce dîner, j'ai passé des heures et des heures à me retourner dans le lit de mon hôtel à Madrid. Je pensais à Pisón et à Sílvia Barroso. Je pensais à Anna Maria Garcia et à Teresa Sala et à Primo Levi et je me demandais, puisque comprendre, c'est presque justifier, si quelqu'un avait le droit d'essayer de comprendre Enric Marco et de justifier ainsi son mensonge et nourrir sa vanité. Je me suis dit que Marco avait déjà raconté suffisamment de mensonges et que par conséquent on ne pouvait plus parvenir à sa vérité par la fiction mais uniquement par la vérité, par un roman sans fiction ou un récit réel, exempt d'invention et de fantaisie, et que d'essayer de construire un tel récit avec l'histoire de Marco était une tâche vouée à l'échec : d'abord parce que, selon le commentaire de Vargas Llosa dont je me suis souvenu, "On ne connaîtra probablement jamais la véritable histoire de Marco" ("On ne saura jamais la vérité intime d'Enric Marco, son besoin de s'inventer une vie", avait aussi écrit Claudio Magris) ; et ensuite, parce que, comme le disait Fernando Arrabal dans un paradoxe dont je me suis également souvenu : "Histoire du menteur. Le menteur n'a pas d'histoire. Personne n'oserait raconter la chronique d'un mensonge ni la proposer comme une histoire vraie. Comment la raconter sans mentir ?" Il était donc impossible de raconter l'histoire de Marco ; ou, du moins, il était impossible de la raconter sans mentir. Alors pourquoi la raconter ? Pourquoi essayer d'écrire un livre qui ne pouvait pas s'écrire ? Pourquoi se lancer dans une entreprise impossible ?

Cette nuit-là, j'ai décidé de ne pas écrire ce livre. Et en prenant cette décision, j'ai senti un grand soulagement.